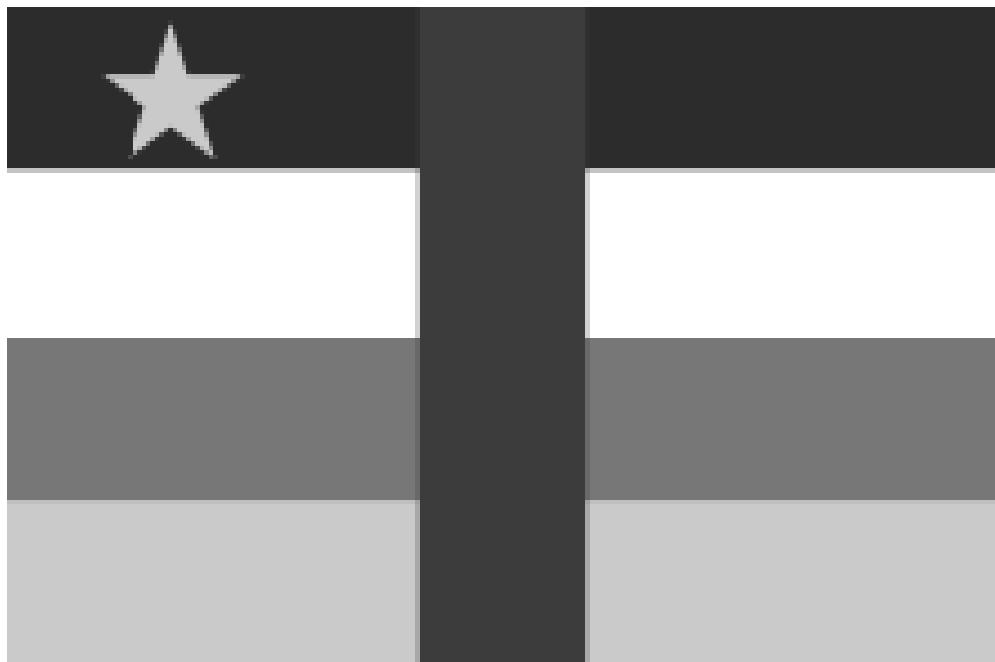


LE JOURNAL
DES AMIS COMTOIS
DES MISSIONS CENTRAFRICAINES



N°37
Février 2014

Les Amis Comtois des Missions Centrafricaines
33 rue Brûlard
25 000 Besançon
www.acmc-ong.net

EDITO :

Par Germain Agnani, président de l'ACMC.

La situation en République Centrafricaine reste très préoccupante en ce début 2014. Certes, l'armée française est finalement intervenue. Les observateurs internationaux étaient persuadés à la fin de 2013 qu'un génocide était imminent. Les rebelles contrôlaient alors l'ensemble du territoire et semaient la terreur. Faute d'être payés, ils rançonnaient les paysans, tuaient et violaient.

Les forces de la Séléka sont essentiellement constituées de Musulmans du Soudan et du Tchad, auxquels se sont associés progressivement des Centrafricains. En fait, les premières troupes avaient été recrutées par l'ancien président Bozizé pour organiser son coup d'état. Ils n'ont jamais été payés et ont donc commencé à vivre de rapines. Comme l'Etat était délinquant, ils se sont progressivement imposés. La situation était telle qu'ils ont pu prendre Bangui sans résistance. Un nouveau chef d'Etat, Michel Djotodia, s'est autoproclamé sans aucun pouvoir sur ses troupes.

Outre les membres de la Séléka, on compte également en RCA des Musulmans éleveurs, les Borohos qui descendaient du Tchad avec leurs troupeaux, et des commerçants établis sur tout le territoire, qui font circuler l'argent, indispensable aux échanges. Déjà une grande partie des Borohos ne regagnaient plus Bangui avant la prise de pouvoir par la Séléka, en raison de l'insécurité sur les routes. Ils se sont réfugiés au Cameroun.

La première chose que les Chrétiens ont faite à l'annonce de l'arrivée des troupes françaises, fut de se venger. Des massacres ont été perpetrés dans certains villages, les enfants n'ont pas été épargnés.

A Bangui aussi, la situation est très compliquée, car la ville est très étendue. Il est toujours difficile aux 1500 soldats français, commandés par le Général Francisco Soriano (qui a travaillé à Besançon), de faire régner l'ordre et de désarmer les deux camps. Malgré la présence d'une force d'interposition africaine, la MISCA, la ville n'est toujours pas contrôlée en janvier.

Avec la destitution du président autoproclamé (Conférence de N'Djamena), les agissements revanchards se sont multipliés. Les Tchadiens installés à Bangui plient bagage, et se font attaqués sur la route du retour.

Mais dans beaucoup d'endroits, la Séléka est toujours présente. Les troupes françaises sont numériquement insuffisantes pour quitter Bangui et aller en province. Partout, la peur règne, les paysans ne cultivent plus, les hôpitaux n'ont plus de médicaments et sont fermés, de même que les écoles. Les agriculteurs vivent cachés dans la forêt. Le risque de famine est très important. Il n'y a plus d'argent en circulation, on ne trouve plus de CFA dans les banques.

Trois nouvelles incitent cependant à un optimisme modéré :

- Les efforts exemplaires de l'Archevêque et de l'Imam de Bangui, pour faire taire les armes (missions conjointes dans les quartiers).
- L'élection de Mme Catherine SAMBA PANZA à la présidence par interim. Elle est estimée par les deux camps, et en particulier par les femmes qui soutiendront ses actions.
- L'envoi d'un contingent militaire européen de 500 hommes. Pour l'instant, ni l'Europe ni l'ONU se sont empressés d'intervenir, la France paraissant accomplir encore une mission néocoloniale.

L'ACMC a décidé d'aider financièrement et massivement les associations caritatives de Bangui, qui s'occupent d'enfants pauvres. Dans la capitale, on trouve encore parfois des CFA. Les subventions serviront à acheter des vivres de première nécessité.



P. Anastasio Roggero ocd

BOSI KARMELITANI
Karmelitská 9
118 00 PRAHA 1 - CZ
tel. 00420 2 57533646
fax 00420 2 57530370
e-mail: mail@pragjesu.info

Chers amis,

1

Nouvelles de Bangui n° 7 – le 24 décembre 2013

d'habitude, vous trouvez mon message dans votre boîte de réception à l'occasion de Noël. Cette année, les événements m'ont obligé à vous déranger avec quelques jours d'avance. Ici, au Carmel de Bangui, où je ne suis que depuis quatre mois, nous avons passé un Avent un peu particulier. Le 5 décembre, notre couvent s'est transformé en un camp de réfugiés et nos invités ne semblent pas avoir l'intention de partir. Dans les quartiers, la tension et la peur sont encore palpables. Il vaut mieux dormir ici, par terre.

Les journées passent entre les enfants qui naissent et qui, malheureusement, meurent, les malades et les blessés qu'il faut soigner, la distribution de la nourriture, des couvertures, du savon, l'entretien du camp... et beaucoup, beaucoup d'autres événements imprévus. Nos réfugiés sont tellement à l'aise que je me demande parfois si ce n'est pas nous, les frères, qui sommes les vrais réfugiés dans un couvent qui s'est soudainement retrouvé au milieu d'eux.

Chaque matin, nous nous levons et nous savons plus ou moins exactement ce que nous devons faire et que ce que nous faisons est la bonne chose à faire. On ne peut pas nier que la fatigue, souvent plus psychologique que physique, commence à se faire sentir. En tout cas, nous continuons notre travail... car nous ne pouvons pas faire autrement. De temps en temps, nous trouvons même le temps de faire quelque chose - sans trop de remords - qui ne concerne pas nos réfugiés. Malheureusement, vendredi dernier, il y a eu des affrontements très violents dans la ville, dans un quartier qui n'est pas loin de notre couvent. Ceci a provoqué une soudaine augmentation de nos réfugiés. Comme tous les jours, vers sept heures, nous nous dirigeons vers le lieu, en plein air, où nous célébrons la Messe. Lors de notre déplacement, nous entendons, tout près de nous, plusieurs coups de feu dont certains très forts. Je me demande s'il ne serait pas préférable de ne pas commencer la célébration pour éviter la panique. Mais le chant d'entrée a déjà commencé. Les tirs se succèdent sans pause. Je me demande si quelqu'un viendra nous faire du mal. Je célèbre la Messe la plus longue de ma vie. J'admire le calme de l'assemblée. Quand les coups de feu deviennent plus forts, il y a une sorte de sursaut et de gémissement collectif, mais nos fidèles ne bougent pas. L'Eucharistie que nous célébrons est notre meilleure protection, un bouclier impénétrable, notre seul salut. La célébration continue, puis, tout d'un coup, de très nombreux gens qui courrent, effrayés, portant sur leur tête quelques pièces de leur mobilier, nous rejoignent et nous entourent. Quelle impression, quel défi, cette Eucharistie sans défense dans le tourbillon de la guerre! La célébration se termine et, en quelques instants, nous nous rendons compte qu'il n'y a plus 2 500, mais environ 10 000 personnes. Au début, nous sommes un peu préoccupés et nous nous demandons comment nous pourrons gérer autant de gens. Mais après ce premier moment de confusion et d'impuissance, nous comprenons que tout ce que nous avons connu jusqu'à présent n'a été qu'une séance d'entraînement pour l'aventure qui nous attend. Nous repensons au miracle de la multiplication des pains, nous comptons nos pains et nos poissons, nous retroussons nos manches et nous distribuons. Si Jésus l'a fait, nous pouvons le faire aussi! J'avoue que, à certains égards, un si grand nombre est presque plus facile à gérer. Les gens comprennent que nous ne pouvons pas faire beaucoup et s'organisent tout seuls, ou mieux, se débrouillent comme ils peuvent. Nous nous « limitons » à répondre aux situations d'urgence, à suivre les cas les plus graves et à gérer l'aide de divers organismes. Cependant, il y a un problème avec la distribution de la nourriture. Têtu et perfectionniste comme je suis, même en temps de guerre, j'insiste pour que les 2 000 femmes présentes forment une file, ce qui est vraiment impossible à réaliser... surtout si les femmes en question ont faim. Je suis donc obligé de jeter l'éponge et d'adopter une approche plus africaine. Nous divisons le camp en 11 zones. Chaque zone a une sorte de chef de village qui, assisté de deux conseillers, est responsable de la distribution dans son secteur. Le nouveau système semble fonctionner et, en très peu de temps, la tonne de maïs qui attendait dans le cloître est distribuée en parties plus ou moins égales et sans trop d'objections et de discussions.

Le nombre de nos réfugiés augmente aussi grâce aux naissances qui sont assez fréquentes. À ma grande joie, je suis redevenu papa je ne sais plus combien de fois. Honnêtement, je ne compte plus: Thérèse, Elisabeth, Federico (son vrai père a insisté!), Carmel et Carmeline (jumeaux), Joseph (en l'honneur de mon père) et d'autres... Lorsque c'est possible, nous essayons d'appeler l'ambulance afin que l'accouchement puisse avoir lieu à l'hôpital. Mais, comme vous pouvez bien l'imaginer, en raison de l'état des routes et de la situation d'insécurité générale, des heures peuvent passer avant qu'une ambulance n'arrive ici. Les mères africaines sont beaucoup plus rapides et capables de gérer l'accouchement sans trop de difficultés. Maintenant, le réfectoire sert de salle d'accouchement et la salle du chapitre de maternité. Malheureusement, deux enfants (jumeaux) sont morts. La mère, qui ne savait même pas qu'elle attendait deux bébés, a accouché prématurément à cause du paludisme. La petite fille est morte tout de suite. Ses yeux n'ont pas eu le temps de s'ouvrir pour voir la tragédie de la guerre. Elle ne pesait qu'un kilo: je n'avais jamais vu un être humain si petit. Son petit frère, un peu plus robuste, s'en est allé deux jours après.

Toutefois, la Vie est plus forte que la mort et que la guerre. Je trouve significatif que la Vie nous a rencontrés dans les lieux les plus importants de notre communauté: l'église et le réfectoire. Ce sont les endroits où nous prions et où nous mangeons, où nous nous rencontrons plusieurs fois au cours de la journée, où notre vie de communion avec Dieu et avec les frères est chaque jour renouvelée et formée. Je considère tout cela comme une confirmation de la beauté de notre vocation.

Samedi dernier, notre évêque, après avoir appris que notre camp a accueilli de nouveaux réfugiés, est de nouveau venu nous rendre visite. Il nous informe que le séminaire majeur se trouve dans une situation similaire à la nôtre. Cette fois, notre évêque a le temps de boire un verre d'eau, de parler un peu avec nous et de nous expliquer ce qui se passe dans la ville. Il nous promet de revenir - dès qu'il le peut - pour célébrer la Messe ici chez nous et pour nous apporter un peu plus de riz. Je suis certain qu'il tiendra les deux promesses.

Entre-temps, Noël est arrivé. Presque en cachette, mes confrères ont trouvé le temps - et je dirais aussi le courage - de sortir quelques décos et de faire une petite crèche. Il faut dire que la crèche n'était peut-être même pas nécessaire. En fait, cette année, c'est nous-mêmes qui en sommes devenus une, à l'improviste et un peu en avance: le 5 décembre. Notre crèche est devenue de plus en plus grande avec l'arrivée de milliers de nouvelles statuettes et la naissance de nombreux Enfants Jésus. Rappelons-nous que Marie et Joseph n'étaient pas chez eux non plus, lorsqu'ils étaient à Bethléem; ils étaient aussi, un peu, des réfugiés. Jésus est né dans des conditions assez précaires, comme les bébés de nos mamans ici au Carmel. À une certaine époque, il y avait César Auguste et Hérode; aujourd'hui, les souverains au pouvoir s'appellent François Hollande et Djotodia. Il semble que l'histoire ne change pas, mais le miracle de cette naissance ne cesse de nous étonner et de nous réjouir.

Nous avons célébré la Messe de minuit à trois heures de l'après-midi, pour finir avant la tombée de la nuit et le couvre-feu. Pendant la célébration, nous entendons des coups de feu dans la distance, mais nos fidèles chantent plus fort que la guerre. Dire à ces gens: « La paix soit avec vous », c'est presque une contradiction. Mais, peut-être, plutôt qu'une contradiction, la prière, la foi et la joie d'être chrétiens sont le seul vrai salut pour tous. Après les Vêpres, nous prenons enfin quelques minutes juste pour nous. Nous avons vraiment la nostalgie de notre fraternité, de notre intimité et de notre silence. La tradition du Carmel veut que ce moment des vœux de Noël ait lieu dans la salle du Chapitre mais cette année, ce n'est pas possible. Nous restons dans la chapelle. Nous échangeons les vœux - en espérant que ce Noël unique reste vraiment unique - et quelques petits cadeaux achetés par le prieur encore en temps de paix.

Comme je suis content de mes onze frères! Permettez-moi de les remercier car ils ont été les spectateurs et les acteurs du miracle qui a transformé notre couvent en un camp de réfugiés.

Je voudrais leur dire merci pour les instants où ils viennent, essoufflés, à la prière commune. Je voudrais leur dire merci pour le travail qu'ils font, pour le travail que je vois et pour celui que je ne vois pas et que je trouve déjà fait par je ne sais même pas qui... Enfin, nous mangeons quelques biscuits de maïs préparés par le Père Matteo. Puis, en dansant et en chantant, aux sons des cloches et des tam-tams, nous portons la statue de l'Enfant Jésus dans la salle du Chapitre, où nous sommes accueillis par les bébés et les mamans émerveillés. Toujours en chantant, nous nous rendons au réfectoire (également à la disposition des réfugiés) que nos aspirants ont rempli de fleurs...

Je vous remercie une fois de plus pour votre soutien cordial et émouvant. Un merci spécial à nos sœurs de clôture. Elles nous ont accompagnés à chaque instant avec leur amitié et leur prière vraiment spéciales. C'est comme si elles étaient venues nous donner un coup de main.

Je suis sûr que nous serons dans vos pensées et dans vos prières en ces jours de fête.

Tant que le Seigneur nous en donnera la force, nous irons de l'avant. Personne ne sait encore quand nous pourrons démonter cette crèche qui nous entoure. Dès que la paix éclatera, ces gens pourront enfin rentrer chez eux et mener une vie normale. Et nous redeviendrons frères à temps plein.

Joyeux Noël! Que le Seigneur donne bientôt la paix à la Centrafrique!

Père Federico Trinchero, les frères du Carmel et les 10 000 invités.

Si vous souhaitez nous aider, vous pouvez faire:

1) un virement bancaire à MISSIONI CARMELITANE LIGURI en utilisant l'IBAN: IT42D0503431830000000010043;

2) un versement au Compte Courant Postal n° 43276344 au nom de AMICIZIA MISSIONARIA ONLUS.

Pour plus d'informations, visitez le site www.amiciziamissionaria.it/Donazioni.aspx
<<http://www.amiciziamissionaria.it/Donazioni.aspx>>

Merci!



DIOCESE DE BOSSANGOA
B.P. 1728 BANGUI
République Centrafricaine
Courriel : nestorsma12@gmail.com
Tél : (00 236) 72 53 33 10
(00 236) 75 40 01 80

Chers amis,

L'ESPOIR D'UN PAYS EN DEROUTE

10 décembre 2012-10 décembre 2013. La République centrafricaine vient de célébrer le premier anniversaire de la rébellion initié par la coalition de SELEKA, mot qui veut dire alliance ou pacte en Sango, langue nationale du pays.

Quel drôle d'anniversaire, me feriez-vous remarquer ! Certes le changement promis par ces vendeurs d'illusion n'a été rien d'autre que souffrances et tribulations pour le peuple centrafricain profondément meurtri dans sa chair. Il a été soumis au pire : viols, assassinats et meurtres, demande de rançon contre des enlèvements, destructions des biens d'autrui, vols de bœufs, destruction de champs, incendie de maisons et de villages, actes de vandalisme à l'égard des structures administratives, anéantissement de la mémoire historique par la destruction des archives communales et autres, pillages et saccages de presque toutes nos structures ecclésiales, profanation d'Eglises, exactions de tout genre. Le tableau est sinistre. Partout c'est la désolation. Le grand banditisme a redoublé d'intensité d'autant plus que les malfrats opèrent désormais à visage découvert. Ils ont tous intégré les rangs des rebelles de la SELEKA et se sont attribué des grades militaires qu'ils arborent avec arrogance et beaucoup de fierté.



Quelques Séleka participant à une réunion publique à la mairie de Bossangoa

Tel est le contexte général où évolue le diocèse de Bossangoa. Les nombreuses exactions et les violations des droits humains ont créé, dans les populations, des sentiments de révolte qui ont poussé des hommes exacerbés par les violences à organiser eux-mêmes leur défense et à se faire justice au détriment des SELEKA. L'expression du ras-le-bol d'une partie de la population a donné naissance à l'émergence des groupes d'auto-défense, *anti-balaka* (anti-machette). Ces miliciens se sont fait connaître dans le nord-ouest de la République centrafricaine dans les années 1990. Ils s'étaient particulièrement illustrés dans la lutte contre les bandits de grand chemin, dits *zaraguina* en Sango. Ils

ont été toujours actifs dans la lutte contre les *Houda* et les *Mbarara*. Ces gardiens de bœufs tchadiens munis de kalachnikovs ne respectent pas les couloirs de transhumance et font paître leurs troupeaux dans les champs des paysans. Ils n'hésitent pas à se servir de leur puissance de feu pour tuer, incendier des maisons et détruire des villages entiers à la moindre réaction des paysans. La crise et la défaillance de l'Etat ont alimenté de plus grandes tensions et des violences dans la région.



Un groupe d'auto-défense anti-balaka

Les affrontements militaires entre Séléka et anti-balaka se terminent toujours par des exactions contre les populations civiles. Cette logique criminelle a été privilégiée par les deux parties en présence. Aussi les communautés chrétiennes et musulmanes sont prises en otage et deviennent *de facto* victimes de ces anges de la mort. Il faut absolument sortir de ce malheureux amalgame qui consiste à assimiler les *anti-balaka* aux mouvements chrétiens et les *Séléka* aux musulmans. En effet tous les *anti-balaka* ne sont pas des chrétiens et tous les chrétiens ne sont pas des *anti-balaka*. Il en est de même des *Séléka* et des musulmans.

Cette logique de représailles et de contre-représailles a dispersé beaucoup d'individus en brousse, causé énormément de victimes humaines, détruit des biens (champs, troupeaux de bœufs, maisons, récoltes...), fait des déplacés. L'image des 35.000 déplacés de l'Evêché de Bossangoa a fait le tour du monde. Ce chiffre a été réévalué à la hausse depuis la recrudescence des violences du jeudi 5 décembre 2013. La ville est désormais réduite en deux points : l'Evêché où sont rassemblés presque 50.000 personnes et l'Ecole Liberté au centre ville où se sont réfugiés les 8000 déplacés de la communauté musulmane. On n'en parle pas assez, mais la situation est quasi similaire à Bouca avec près de 3500 personnes à la mission.



Une vue du camp de déplacés sur le terrain de football au petit séminaire.

La gestion de cette crise humanitaire dans la préfecture de l'Ouham a été particulièrement politisée. Sous prétexte de faire la guerre à François BOZIZE, le régime fort de Bangui a voulu asphyxier toute une population et annihiler un grand pan de la nation. Autrement comment expliquer les tergiversations et les lenteurs administratives à l'égard de la crise à Bossangoa et à Bouca ? Sans esprit de polémique, je constate simplement que les réactions furent beaucoup plus promptes dans le cas de Bangassou, Bouar et Mongoumba. En dépit des nombreux appels que j'ai lancés, les gouvernants n'ont cessé de nous faire des promesses fallacieuses et à avancer des arguties en justification de leur léthargie. Nous avions compris, plus que tout autre, que les habitants de l'Ouham étaient voués à l'hécatombe. Leur seul péché est d'appartenir à la région d'origine de BOZIZE.

Dans cette volonté de faire craquer les gens, les populations ont été soumises à une véritable torture psychologique. Telle a été l'expérience des déplacés de l'Evêché de Bossangoa et de la mission catholique de Bouca. Ces personnes qui ont fui la mort sont narguées à longueur de journée par ces seigneurs de guerre tchadiens. Ils profèrent sans cesse des menaces de lancer des assauts à armes lourdes contre l'Evêché et les déplacés qui s'y trouvent. Les dernières menaces ont suivi l'attaque lancée par les *anti-balaka* sur la ville de Bangui le jeudi 5 décembre 2013. Dieu merci les éléments congolais de la Force Multinationale de l'Afrique Centrale (FOMAC) ont fait preuve d'une exceptionnelle bravoure et de professionnalisme dans la protection de la population civile, indistinctement des convictions politiques, philosophiques et religieuses des personnes. L'incendie criminelle de plus de 500 maisons dans les quartiers bordant l'évêché jusqu'à l'aérodrome et au lycée de Bossangoa a précipité le déploiement des troupes françaises dans la ville. Ils ont procédé le lundi 9 décembre 2013 au désarmement et au cantonnement des *Séléka*. Certains *anti-balaka* qui se sont fendus dans la foule des déplacés de l'Evêché à l'issue de leur confrontation de jeudi dernier ont remis leurs armes à la FOMAC et aux troupes françaises avant de se retirer en brousse. Il a fallu beaucoup de persuasion pour leur faire dépasser leur peur et accéder à cette démarche qui est nécessaire à l'établissement de la sécurité. Nous rentrons désormais dans une phase de sensibilisation et de ramassage volontaire d'armes.

Le coup de force du 24 mars 2013 a été de trop. Il a plongé un pays meurtri et sous-perfusion dans les profondeurs de l'abîme. Le système de l'Etat est aux arrêts, les institutions sont exsangues et le tissu économique a été complètement détruit. La République centrafricaine est devenue l'ombre d'elle-même. Elle fait désormais face à l'un de ses pires démons. C'est un Etat en défaillance qui livre ses citoyens à la merci des hordes de mercenaires et de hors la loi. Comment reconstruire ce pays qui est à terre ? Les hôpitaux sont inexistants et les écoles ne fonctionnent pas. L'avenir de la Centrafrique a été purement et simplement bradée par des aventuriers et des hommes politiques véreux à la conscience douteuse. Les perspectives d'avenir sont lugubres et incertaines. La reconstruction sera lourde. En ce qui concerne le diocèse, le bilan à ce jour est salé. Le constat est effarant. En plus des institutions liées directement à la pastorale (centre pastoral de Bossangoa, centre catéchétique de Gofo, presbytères, couvents, Eglises et chapelles...), les infrastructures de santé et d'éducation ont fait l'objet de saccage et d'actes de vandalisme. Citons à titre d'illustration les complexes scolaires Saint Joseph de Markounda et Nicolas Barré de Bossangoa, les écoles Saint Antoine de Padoue, Parisel, et celle de Katanga, toutes à Bossangoa, ainsi que l'école de Batangafo. Par ailleurs les dispensaires de Gofo et de Markounda ont subi de lourds préjudices. Toutefois les soins à dispenser aux nombreux déplacés de l'Evêché nécessitaient une structure d'urgence. C'est ainsi que dans un partenariat avec l'UNICEF, nous avons réhabilité le dispensaire de Bossangoa.

La crise militaro-politique qui secoue la grande partie du diocèse depuis le 20 mars 2013 nous a empêchés de déployer convenablement notre projet pastoral dans les programmes de santé publique, d'éducation et de formation professionnelle. Néanmoins nous sommes désormais passés maîtres dans la gestion des urgences. Nous remercions tous ceux qui nous ont appuyés financièrement pour venir en aide aux sinistrés. Nous remercions les amis des Ecoles de Bossangoa pour leur précieuse contribution à la poursuite des activités dans les domaines de la santé, de l'agriculture, de l'éducation et de la formation professionnelle. Pour respecter l'intention des donateurs, nous attendrons jusqu'à ce qu'il y ait une meilleure lisibilité sur le terrain avant de faire décaisser les dons prévus pour le troisième trimestre. D'ores et déjà, je peux dire que la relance des activités sera conditionnée en grande partie

par des travaux de réfection, de réhabilitation des structures et de reconstitution de matériels soit scolaires, soit médicaux.

La situation sociopolitique semble désespérée. Néanmoins le temps de l'avent nous prépare à la célébration de l'heureux événement de l'histoire humaine : DIEU SE FAIT L'UN DE NOUS DANS SA PETITESSE, DANS L'HUMILITE ET LA FRAGILITE. Il nous élève de notre déchéance pour nous combler de sa gloire. Je reste confiant que cette espérance ne sera pas déçue en ce qui concerne le peuple centrafricain. Le Seigneur qui se penche sur le pauvre, l'orphelin et la veuve, essuiera certainement les larmes des yeux de ses enfants et leur apportera sa joie.



On ne se laisse pas abattre ! Vive le sport !!!

C'est dans l'espérance de ce renouveau que je vous souhaite de saintes fêtes de fin d'année.
Fait à Bangui, le 10 décembre 2013

S. E. Mgr Nestor Désiré NONGO AZIAGBIA SMA
Evêque de Bossangoa

Chers parents et amis du Diocèse de Bossangoa et des écoles,

Ici nous tentons de savoir ce qui se passe dans notre pays centrafricain, en grande souffrance. Par radio, télé, la presse et des courriers divers vous en savez sans doute autant que nous.

Je ne reviens pas sur les horreurs qui se sont abattues sur la R.C.A. L'arrivée des premiers éléments de forces françaises qui se déploient dans toutes les artères de la ville de Bangui (même surface que Paris) apporte un espoir. Cela calme (!!!) un peu la ville, encore que ces derniers jours nous apprenons qu'il y a eu 400 morts (centrafricains et Séléka), deux soldats français ont été tués. La deuxième mission des troupes françaises est de récupérer les armes des Séléka et de tous les pro-Séléka terrorisant les 606 000 km² de provinces rurales. L'action des 1600 soldats même bien formés et équipés pour sécuriser le pays, presque détruit, aussi grand que la France et espérant une collaboration des populations, est un commencement mais pas la solution pour régler tous les problèmes.

Quand l'ordre sera retrouvé, il faudra réinstaller une bonne gouvernance (l'élection présidentielle pourrait être fin 2014) remettre en route les institutions, l'économie, les différentes structures, les centres hospitaliers, les écoles et les lieux de formation..... et travailler à la RECONCILIATION.

Que l'exemple de Nelson Mandela aide, inspire tous ceux qui veulent restaurer notre pays. Il y en a ! ayant un comportement d'espérance. Il reste beaucoup de sages qui tentent de calmer et qui pense à l'avenir du pays, responsables de toutes confessions et de la société civile.

En 55 ans, j'ai vécu bien des événements et des épreuves de ce « beau pays » où j'ai de nombreux amis. Aujourd'hui j'ai du mal à savoir ce qu'ils deviennent. Tout cela occupe mon esprit jours et nuits. J'essaie de garder quelques liens avec certains mais ce n'est pas facile.

Ceux qui aiment notre Centrafrique, Africains et amis, qui depuis tant d'années aident notre pays, ont travaillé pour lui, ne veulent pas que l'on dise « la RCA c'est fini ! ».

Si, ce que nous espérons, le calme revient il est très important que tous gardent une place dans leur cœur pour cette amitié. La population centrafricaine ne veut qu'une chose : retrouver une vraie paix, travailler et vivre normalement. Les Centrafricains espèrent qu'ils pourront compter sur leurs amis pour les aider à redémarrer.

Sachez qu'il y a beaucoup de Centrafricains merveilleux, prêts à travailler pour ressusciter leur pays. Sachez qu'il y a de très bons et nombreux musulmans et de très nombreux chrétiens, catholiques et protestants et de responsables de toutes sortes de confessions traditionnelles qui veulent seulement retrouver « un vrai vivre ensemble ». Evidemment, il faut pour cela donner à la RCA les moyens de maîtriser les causes et les responsables de tous les malheurs qui sont arrivés.

Je crois très fort qu'il faut rappeler sans cesse que « Jésus est au milieu de nous ». Prière, changement de mentalité, courage, réconciliation, en sont les bases. c'est possible !

Très amicalement à tous. Bonne fête de Noël et meilleure année !

Frère Christophe (Gaby pour certains)

Frère Christophe MORTGAT, Fraternité des Capucins 344, Fg de Montmélian 73 000 CHAMBERY
gab.mortgat@yahoo.fr
04 79 60 75 88

P.S.

Si certains se demandent s'ils peuvent aider encore un peu notre RCA à se « refaire » vous connaissez l'adresse du Frère Hubert Calas : Procureur des Capucins - 32, rue Boissonnade 75 014 –PARIS qui fera le nécessaire pour que les fonds arrivent et soient utilisés au mieux des urgences.

Si vous souhaitez un reçu fiscal, les chèques sont à libeller à « **Aide-Missions-Capucins** »
sinon à « **Procure des Missions des Capucins** »

Des loups et des brebis

Mgr Juan José Aguirre
Evêque de Bangassou.

Je me trouve présentement dans le réfectoire de la cathédrale de Bangassou. Le nouveau commandant de la zone (Comzon) qui vient à peine d'arriver à Bangassou s'appelle Idriss Bertrand. C'est un Séleka légalisé. Il a entre ses mains une grosse tasse de café très fort et il est en train d'imbiber une tranche de pain dans le chocolat de Côte d'Ivoire, le meilleur du monde. C'est un bon géant avec des lunettes d'un professeur universitaire et un regard piquant. Il m'informe que le commandant Abdallah « le fils d'Allah », la terreur du diocèse de Bangassou depuis le 11 mars 2013, vient d'être désarmé avec tout le reste de ses acolytes étrangers. Celui qui était hier à Bangassou un loup à la recherche des proies, s'est converti en agneau doux aujourd'hui. Le prédateur avec, à son compte, toute une liste noire des

centaines de vols, de viols, d'abus, de violations des droits fondamentaux de la personne etc. est devenu la proie.

Je lui ai répondu que le fruit de beaucoup de mois de prières et d'espérance venait de se faire voir ; Que l'espérance donne ses fruits, souvent tardivement, mais de bons fruits. Maintenant, ils doivent désarmer tant de civils chrétiens et musulmans pour que la véritable paix arrive. Il faut dire que nous attendions cette nouvelle depuis plusieurs mois, plusieurs longs mois d'humiliations accumulées, de coups et de vols, des soupirs entrecoupés et des prières devant la statue de la Vierge Marie placée dans la grotte de Bangassou. J'ai pu accompagner ce criminel jusqu'à l'aéroport où il y avait un petit groupe de gens parce qu'il allait être transféré à Bangui dans un avion militaire avec ses compagnons plus féroces pour être jugé. Les cinq accusés se tenaient droits comme des statues devant un mur invisible, regardant devant, endurant des insultes sans fin.(...) Je suis allé donner la main aux cinq et leur souhaiter bon voyage peut-être pour mettre un peu d'humanité où tout le monde leur balançait des injures. Peut-être aussi, est-il ma manière habituelle de nager à contre courant !

Un jour avant, le 3 octobre, j'étais dans son bureau enlevé depuis des mois au sous-préfet de Bangassou. Nous étions allés avec l'archevêque de Bangui et la plateforme interreligieuse de médiation pour lui demander la libération d'un prisonnier dont la femme avait requis notre intervention. Le gars ne nous a même pas regardés dans les yeux. Il était nerveux. Il cherchait des papiers imaginaires. Il était ridicule avec un pansement énorme sur son menton. Il gesticulait, critiquait, accusait, s'excusait... moi, je regardais le drapeau de Centrafrique mis sur sa table et dans sa petite manche où on pouvait lire : « I love Centrafrique ». Je regrettais le mauvais emplacement de cette manche et de ce drapeau qui parle d'amour pour un pays dont le commandant Abdallah désirait seulement le luxe et le mépris quitte à piétiner les pauvres gens et suffoquer tout essai de décence.

Ce jour-là, dans l'après-midi, explosa la fureur des habitants de Bangassou après avoir trouvé cinq corps de jeunes flottant dans la rivière. Ils avaient été liquidés un jour avant et leurs corps déjà enflés, étaient en état de putréfaction. Nous avons assisté à l'hystérie collective. Avec des machettes en mains et des cris de vengeance, ils coupèrent des arbres pour bloquer les sorties de Bangassou. Il y eut des revanches sur les complices présumés de Séléka. Le jour de saint François d'Assise, le saint de la mansuétude fut un jour de violence extrême. J'accompagnais Mgr Nzapalaïnga et l'Imam de la mosquée de Bangui à la piste de l'aéroport venus pour essayer une médiation. L'imam a dû se réfugier dans ma voiture pour passer à une des barrières. Il fut sauvé par les vitres presque fumées ainsi que les zigzags que nous avons dû faire dans la forêt au milieu des branches et des arbres. Si cette foule de plus de 200 jeunes en état d'ébullition, majoritairement catholiques et protestants, l'avait attrapé, elle l'aurait achevé à coups de machette. Cela allait provoquer une instabilité sociale inimaginable pour Bangassou. Au retour, après l'avoir déposé à un bon endroit, ils me laissèrent passer. Ils reconnaissent la voiture de monseigneur et ils disaient qu'ils ne pouvaient pas mettre la main sur moi. Ils ne cherchaient que l'imam. Cependant, plus en avant, un cadavre fortement attaché empêcha mon passage. Je suis descendu de la voiture pour faire un signe de croix sur son front. Les jeunes me disaient qu'il s'agissait d'un traître mais moi je leur disais qu'avant tout, il s'agissait d'un être humain et que Dieu nous dit : « tu ne tueras pas ».

Directement après, un de mes prêtres à Bangassou (abbé Alain Bissialo) appela au téléphone à la présidence et à partir de Bangui, un avion arriva avec deux douzaines de soldats professionnels qui ont réussi à mettre chacun à sa place, à désarmer les Séléka, obligés à enlever les barrières et ramener la paix. Dans la foulée, s'ensuivit la détention d'Abdallah et toute l'affaire de l'aéroport avec les cinq Séléka menottés et conduits à la capitale.

Maintenant, vient ce qui est difficile: ramener la paix des cœurs. Ce sera l'œuvre de Dieu et d'une dose de bonne volonté de parts et d'autres. Panse les blessures, demander pardon, tourner la page et recommencer de nouveau... et ensemble, nous pourrons continuer à scruter les horizons pour voir si les criminels de Joseph Kony arrivent. Ils sont encore là dans les parages en train d'emmerder tout le monde. La vie est très courte en Afrique et il faut la vivre du moment que nous n'en avons pas une autre de rechange comme ça se fait pour les roues de voiture.

Les 62^{ème} et 63^{ème} missions chirurgicales de l'ACMC

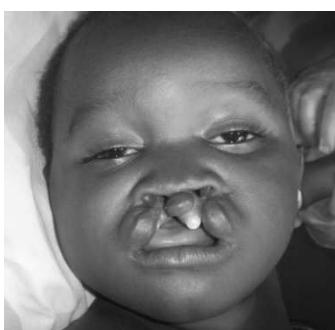
Michel ONIMUS

En Février-Mars 2013, nous avons organisé une mission (c'était la 62^{ème}) qui s'est déroulée à Bangui. Nous avions renoncé à nous rendre en province comme cela était prévu, à cause de l'insécurité qui commençait à se généraliser dans le pays. Outre l'activité de consultations et les opérations, nous avons essayé de mettre en route un programme de prise en charge des pieds bots congénitaux selon un protocole précis (le protocole de Ponseti), qui permet d'obtenir une correction quasi-totale de la déformation en évitant des opérations lourdes et compliquées. Mais ce protocole implique une très bonne participation de la part des rééducateurs et des familles, et nous avions beaucoup insisté sur ce point. Malheureusement, les évènements qui ont suivi ont presque complètement interrompu ce programme. En effet, depuis le coup d'état de Mars 2013, nous n'avons pas pu retourner en Centrafrique, et nous avons annulé les missions qui étaient prévues à Bria, à Dékoa et à Mongoumba. L'insécurité persistante sur les routes nous empêche encore d'aller en province. Mais la relative stabilité qui s'était installée à Bangui nous a fait mettre sur pied une mission dans la capitale, renouant ainsi avec la tradition d'une mission chirurgicale en début de saison sèche. Cette dernière mission (la 63^{ème}) s'est déroulée du 26 Novembre au 4 Décembre 2013. Elle a été facilitée par la participation de Bernard, membre de l'ACMC qui avait vécu durant plus de deux ans en RCA dans les années 1988-1989, et pour qui cette mission a été l'occasion d'une redécouverte du pays. Sa présence a été un élément rassurant ; et surtout il a effectué beaucoup de démarches et de tâches que nous n'aurions pas eu le temps de faire.

La situation à Bangui a été calme durant notre séjour ; on percevait cependant une inquiétude et une tension permanente chez les personnels des hôpitaux avec lesquels nous avons travaillé, mais nous avons pu avoir une activité pratiquement normale. Les troupes françaises étaient attendues avec impatience pour assurer enfin le calme dans le pays. Comme à l'accoutumée nous avons consulté au Centre de Rééducation pour Handicapés Moteurs (CRHAM) et nous avons opéré les plus jeunes enfants au Complexe pédiatrique et les plus grands à l'Hôpital communautaire. Nous avons rencontré deux ONG qui travaillent dans le domaine de la santé : EMERGENCY qui travaille au Complexe pédiatrique en prenant en charge les urgences chirurgicales de l'enfant, et MSF, en train de mettre en place une équipe chirurgicale à l'Hôpital communautaire.

Nous avons vu 54 patients en consultations et en avons opéré 16. Il s'agissait de pathologies habituelles : pieds bots, séquelles de brûlures, séquelles d'injection intramusculaire de sels de quinine, ostéites chroniques... Les anesthésies ont été parfaitement réalisées par Barthélémy et Jean-Marie, anesthésistes l'un au complexe pédiatrique et l'autre à l'hôpital communautaire. Nous avons profité de notre séjour pour essayer de redynamiser la prise en charge des pieds bots congénitaux selon le protocole de Ponseti, passée un peu au second plan depuis les évènements... Enfin nous avons eu le plaisir de revoir la petite Zara, opérée d'une fissure labiale lors de la mission de Novembre 2012.

Zara était âgée de 2 ans lors de son opération. La voici un an après.



Le Dimanche 1^{er} Décembre, jour de la fête nationale, tout le monde nous a déconseillé de sortir en raison des risques d'incidents durant le défilé (qui d'ailleurs a été supprimé au dernier moment), et nous sommes restés sagement au centre d'accueil.



Nous avons profité de la journée du 1^{er} Décembre pour refaire un bilan très complet du matériel que nous laissons à Bangui entre chaque mission. Les lits sont très encombrés...

C'est le dernier jour du séjour, le Mardi 3 Décembre, que la situation a commencé à se dégrader dans le pays : une quinzaine d'enfants blessés à la tête et aux membres supérieurs ont été évacués depuis Boali et amenés au Complexe pédiatrique ; ils étaient victimes de représailles exercées par des « Anti-balaka » (c'est-à-dire des Centrafricains excédés par les exactions de la Séléka et organisés en milices armées) contre des peuls, éleveurs nomades dont le tort est d'être musulmans, donc considérés comme proches de la Séléka. La plupart des adultes ont été tués et les enfants gravement blessés à coup de machette ; ils venaient d'arriver à Bangui lorsque nous sommes passés un peu par hasard au Complexe pédiatrique, et nous avons aidé Emergency à leur apporter les premiers soins ; presque tous avaient le crâne fendu par les coups de machette, avec sans doute des lésions cérébrales plus profondes. Mais nos billets étaient pris, les bagages enregistrés, et nous sommes partis le soir même sans les revoir...

Nous avons quitté Bangui le 3 Décembre au soir sans incident. C'est le lendemain que la situation a commencé à se dégrader dans la capitale avec l'explosion de violence et les tueries dont la presse s'est fait l'écho.

De retour à Bangui 23 ans après

Bernard Topin

Plus de 23 années se sont écoulées depuis mon premier séjour à Bangui et mon retour sur cette terre avec Michel et Michelle Onimus. J'avais 48 ans et quelques mois, j'en ai maintenant 72. J'étais volontaire en ces deux occasions pour servir ou aider en Centrafrique. Rien de comparable entre ces deux séjours. Le premier fût de 25 mois, sans retour au domicile, et le dernier de sept jours. L'heure du bilan et des comparaisons étant arrivée je suis obligé de reconnaître les énormes changements constatés. D'avril 90 à mai 92, le pays était relativement calme sous la présidence du général André Kolingba, mis à part le non paiement des fonctionnaires et la confiscation du pouvoir qui entraîna quelques émeutes fin 92, début 93.

Premier changement notoire dès l'arrivée à l'aéroport. En avril 90, j'avais littéralement été « escamoté », par l'ex major G...(1), mon prédécesseur, passant les différents contrôles sans y être soumis. « Il est avec moi, il va travailler avec moi », disait-il à chaque policier, gendarme ou douanier. A la vue du badge rouge qu'il portait à la boutonnière de sa chemisette, toutes les « portes »

s'ouvraient comme par enchantement. Ce badge, qui me sera attribué dès le lendemain de mon arrivée, ouvrait effectivement toutes les portes au sein de la sécurité présidentielle à laquelle j'étais affecté en qualité de directeur de la Section enquêtes, recherches et documentation, (SERD).

26 novembre 2013 : je me retrouve dans le flot des passagers descendant du Boeing 777. Contrôle, contrôle, encore contrôle par les uns et par les autres: ça n'en finit plus et chaque fois un regard inquisiteur, suspicieux. C'est assez pénible à supporter. Une vieille connaissance aperçue et quelques échanges dans ce brouhaha avec Matthieu Laboureur, qui gérait la réserve de faune de la Gounda dans les années 90. Assaillis par les porteurs, il faut sortir 5000 francs pour l'équipe habituelle. Direction le centre d'accueil à bord du mini bus conduit par Giscard, chauffeur du CRHAM, (centre de rééducation pour handicapés moteurs). Les militaires français ont installé des chicanes et des contrôles. L'atmosphère est lourde, pesante tout au long du parcours. Rares sont les badauds le long des voies de circulation. Tout semble étrangement paisible. Le centre d'accueil, son calme, et la gentillesse des religieuses sont d'un grand réconfort. Tout au long de la semaine, tout sera fait pour rendre notre séjour des plus agréables, notamment avec d'excellents repas qui seront pour moi une fameuse surprise.

27 novembre au matin, direction l'ambassade afin de nous faire connaître au consulat. Plus d'ambassadeur, il a été rappelé sans aucun doute parce qu'il a laissé les français complètement abandonnés lors du coup d'Etat de février. Un Centrafricain, employé du consulat, se plaît à nous demander et redemander nos passeports et à nous faire remplir des imprimés déjà renseignés auparavant. Michel semble s'énerver et je le comprends. J'ai bien changé, je garde mon calme, attendant patiemment que le préposé s'use sur nous. Enfin nous sommes reçus par deux jeunes françaises qui travaillent au consulat et qui nous relatent le « caillassage » de l'ambassade et leur grande peur.

Changement radical les jours suivants dans les deux hôpitaux où Michel opère. Un excellent accueil et des liens avec Prosper, chef du bloc opératoire de l'hôpital pédiatrique, également avec Barthélémy, ce jeune anesthésiste dont la compétence n'a d'égal que la gentillesse, mais aussi avec la délégation d'Emergency et son chirurgien Enrico. Il en est de même au CRHAM avec Timoléon, le kiné et les personnels. Tous sont admiratifs devant Michel et son « travail ». Froukje et François, d'ATD Quart Monde, Nathalie Crozon-Cazin, de l'ANRAC, dont je vous parlerai dans d'autres pages, me laissent aussi un souvenir inoubliable. Tous sont devenus pour moi de véritables amis.

Nos allers et retours entre le CRHAM et les hôpitaux s'effectuent sans problème. Nous croisons souvent des pick-up, bondés de Séléka, me dira Giscard, et lourdement armés. Notre mini bus, « sérigraphié » au nom du CRHAM, semble être une protection. Je le vérifierai au centre ville lors de divers achats. Seul avec Giscard, je ne subis ni animosité ni pression. Au long des déplacements, je suis surpris par les nombreux militaires et gendarmes qui semblent traîner leur misère un peu partout. Et que dire de ceux de la Misca : avec quelques blindés légers, ils stationnent aux carrefours mais ne font rien. C'est le total désœuvrement, une absence globale de commandement. Y-a-t'il encore des casernes ? Ma visite au Ministère de la Santé me laisse un souvenir un peu amer. On me fait attendre, attendre avant d'être enfin reçu par le directeur de cabinet. L'essentiel est obtenu : la signature de l'ordre de mission pour fin janvier 2014.

Bangui a vraiment changé, tout se détériore, les rues sont défoncées, les magasins non approvisionnés, « Bamag », la grande surface fermée. Un rayon de soleil cependant, les retrouvailles avec Abel Balenguélé, ancien proviseur, devenu par le fait du hasard, directeur de cabinet du ministre de l'information. Il est toujours optimiste et au cours du repas du dimanche 1^{er} décembre, jour de la fête de l'Indépendance, il nous apportera de nombreux éclaircissements sur son pays qui compte beaucoup sur la France.



Abel et les 2 « M ».



Abel, et Bernard.

Enfin concernant notre départ de Bangui, je retiendrai la longue file d'attente au check point des militaires français, puis les contrôles répétés et enfin l'entassement dans un bus, durant plus d'une demi heure, pour gagner l'avion distant seulement de quelques mètres. Je me souviens alors du temps où les passagers gagnaient la passerelle à pied et dans le calme. Nous étions dans les années 90 ! Bangui tu as beaucoup changé.....

Rencontre avec les membres d'EMERGENCY

Bernard Topin

« Emergency » ou Urgences (en anglais), est une O.N.G italienne fondée en 1984 par le docteur Gino STRADA, originaire de Lombardie. En mars 2013, suite aux événements, elle a ouvert un projet de chirurgie d'urgence à Bangui à l'hôpital pédiatrique. Selon Enrico Paganelli, chirurgien orthopédiste, présent au centre pédiatrique durant notre séjour, ils reçoivent les enfants blessés lors des conflits. Depuis leur arrivée, ils ont effectué 60 interventions de grande importance, tant en orthopédie qu'en chirurgie générale. Enrico est spécialisé dans la chirurgie de la main mais il effectue toutes les interventions qui se présentent. Très affable il aime à s'accorder quelques instants de repos à l'extérieur où il « grille » une cigarette « Sprint » tout en bavardant. Ils devraient être renforcés par un autre chirurgien dans la semaine à venir, (entretien du 29 novembre 2013).

L'équipe « Emergency », très cosmopolite, se compose en outre d'Anne, une allemande, infirmière de « bloc », Angéla, anglaise, infirmière de salle ; Elisabeth, macédonienne, anesthésiste. Tous travaillent sous la coordination d'Ombretta Pasotti et sont logés à côté de la clinique « Emergency ». L'équipe reste sur place de 3 à 6 mois avant d'être remplacée par une autre. Le projet d'origine vise à se transformer en mission permanente en coopération avec le ministère de la santé publique centrafricaine. « Emergency » semble avoir d'importants moyens puisqu'il y a simultanément d'autres projets chirurgicaux en cours à Kaboul, en Sierra Léone et au Soudan, (toujours selon Enrico). Elle a remis beaucoup d'ordre au centre pédiatrique.

Toute l'équipe d'Emergency a vu affluer de nombreux enfants blessés le 3 décembre à Boali. Michel et Michelle, qui faisaient leur tournée en fin de matinée, les ont assistés plusieurs heures avant de revenir au centre d'accueil pour une petite collation précédant les derniers préparatifs de départ pour le retour en France le soir même. Michel a relaté les nombreuses blessures présentées par les enfants, dues à des coups de machettes. Ces enfants, d'origine Peule, ont vu leurs parents massacrés sous leurs yeux.

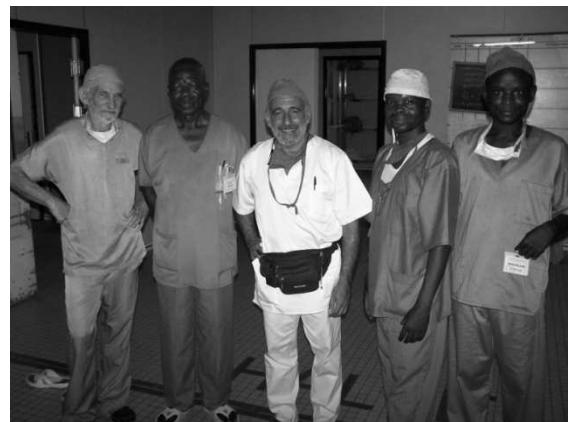
Suite au mail que j'ai adressé à « Emergency » le 12 décembre, Ombretta répondait en ces termes le 2 janvier : « cher Bernard et chers amis Onimus. Je vous remercie des photos et de vos mots d'encouragement. En effet, ce dernier mois, nous avons vécu des moments très intenses et difficiles, mais nous faisons toujours de notre mieux pour répondre aux besoins de la population qui est d'avantage en difficulté et démunie. Nous avons augmenté la capacité d'accueil de notre centre pédiatrique de 8 à 18 lits et nous menons des activités aussi sur deux sites déplacés à PK 13 et PK 15. De plus nous continuons la mission chirurgicale au CPB, (centre pédiatrique Bangui) où nous avons soigné environ 40 enfants blessés depuis la détérioration sécuritaire après le 5 décembre. Je sais l'occasion de ce message pour vous envoyer les meilleurs vœux pour l'année 2014 de la part de notre équipe. Avec toutes mes amitiés. »

Ombretta

Pour conclure je terminerai en disant que nous avons rencontré une équipe vraiment « sympa » avec laquelle les futures missions devront maintenir un contact très enrichissant.



Enrico, Ombretta et Anne.



Michel, Prosper, Enrico et Barthélémy.

L'ANRAC FAIT DES MIRACLES AVEC PEU DE MOYENS

Bernard Topin

Le 30 novembre 2013, lors de notre séjour à Bangui, je suis allé à la découverte de l'ANRAC, (association nationale de rééducation et d'appareillage de Centrafrique) où j'ai été accueilli par Nathalie Crozon-Cazin, l'une des responsables. Elle s'est montrée très heureuse de pouvoir faire connaître son petit lieu de travail et nous avons bavardé comme de bons vieux amis, alors que jusque là nous ne nous connaissions pas. Après nos échanges et mes multiples questions il est possible de dessiner une esquisse de ce petit centre dont elle est responsable avec Estelle, (laquelle était au Tchad lors de mon passage). Crée en 1995, le centre, en fait actuellement un deux pièces, est à la fois lieu de rééducation et atelier de fabrication de prothèses diverses. Le travail s'y déroule sur deux volets. L'un concerne la rééducation des handicapés moteurs, dont est chargé Nathalie, l'autre la réalisation de prothèses, d'orthèses, voir de tricycles sur commande. Christian, technicien orthopédique, en est responsable. Avec Godefroy il y réalise des prouesses avec peu de moyens. Cette petite association n'a que peu, voir pas de ressource. Les Affaires Sociales sont propriétaires de la concession et des locaux qu'elles réduisent au fil des ans à leur plus simple expression. Il n'y a plus de financement. Les dernières aides proviennent de l'Ambassade de France qui a donné 15 millions de francs CFA, (environ 22.000 euros), pour les années 2011-2012 et pour une campagne orthopédique. Durant cette

période les handicapés n'ont eu que 20% de leur appareillage à payer et presque 200 patients ont pu en bénéficier.

Depuis 2008 l'équipe n'a pas reçu le moindre salaire. Elle survit sur les prestations de service. Ainsi, et à titre d'exemple, sur 1000 francs CFA, 800 sont consacrés aux consommables et il ne reste que 200 francs à partager entre 6 personnes. Ou encore sur un mois il reste 20.000 francs, (30 €50), pour six. Essayez de vivre avec cette somme, même à Bangui : cela paraît bien difficile, d'autant que si les handicapés n'ont pas d'argent ils sont tout de même soignés et appareillés sans aucun frais.

Nathalie se plaint du manque de contact avec l'extérieur. Il n'y a plus de réunion inter services, plus de contact avec le CRHAM. Les handicapés sont repérés par le Service de Santé et par le bouche à oreille. Ainsi le centre a vu passer 194 patients en 2011 et 244 en 2012. Les enfants constituent le plus grand nombre mais il y a aussi des adultes. Tous sont atteints de pathologies diverses : élongations plexus brachial ; pied bot varus équin ; retard développement moteur ; infirmité motrice et cérébrale ; séquelles injections quinimax, etc.

Nathalie souhaite naturellement être aidée financièrement pour pouvoir agrandir les locaux qui sont totalement inadaptés. Il n'y a pas de bureau et elle reçoit les patients dans la pièce qui sert à la rééducation. C'est un peu un cri d'alarme qu'elle veut faire passer à travers notre « petit billet ».

Nota : depuis notre retour et malgré plusieurs mails je n'ai pas eu de réponse de Nathalie. Je ne sais donc pas dans quelle situation ils sont et s'ils ont eu à souffrir d'exactions.



De G à D: Christian, Nathalie, Ester, et Boris.



L'atelier d'appareillage de Christian et Boris.

Feuille de manioc n° 11

Michelle ONIMUS

Arrivée à Bangui mardi 26 novembre 2013. Voyage sans problème depuis Bâle-Mulhouse, via Roissy. Bernard Topin redécouvre la R.C.A où il a été en poste il y a 20 ans.

Trop de calme, de silence sur le trajet entre l'aéroport et le Centre d'accueil. Presque personne dehors, bien que ce ne soit pas encore l'heure du couvre-feu. Mais une fois franchi le portail du Centre d'accueil, il semble que ce soit comme d'habitude ! Nous retrouvons nos amies, Sœur Christine et Sœur Charité. Sœur Amandine est au Togo pour quelque temps. L'évêque de Bangassou, Mgr Aguirre

est là aussi, avec un groupe d'Espagnols venus dans son diocèse pour recueillir des documents et témoignages pour la télévision espagnole. Qu'ils m'ont paru fatigués !

Ensuite Michel et Bernard transportent les malles de matériel depuis le magasin D jusqu'à nos chambres. Bernard sera le gardien du matériel d'anesthésie, et saura vite comment préparer le sac chaque jour pour emporter seringues, aiguilles et produits en salle d'opération.

Le lit de Bernard, le jour du rangement du matériel d'anesthésie et du bilan de ce qui reste...



Nous décidons aussi de donner un bain aux instruments chirurgicaux qui sont restés longtemps sans servir.

Le programme opératoire se dessine lors des premières consultations. Et pendant cette petite semaine nous sommes le plus souvent en salle d'opération ou au CRHAM (le centre de rééducation de Bangui). Nous y retrouvons avec joie nos collègues : Prosper le chef de bloc du Complexe Pédiatrique, Barthélémy, l'anesthésiste qui a dit à Bernard la reconnaissance qu'il a pour Stéphanie, qui l'a aidé au fil des missions à devenir très compétent. Nous apprécions aussi son calme, sa discrétion, sa délicatesse avec les familles et les enfants opérés. Il y a aussi Jean-Marie, anesthésiste à l'hôpital Communautaire, et Nicaise qui a si souvent opéré avec Michel. Mais cette fois-ci il y a un jeune médecin en formation de chirurgie générale. Il ne dit pas grand-chose pendant la matinée opératoire, extrêmement attentif et intéressé. Et puis à la fin d'une des interventions, il explose de rire en répétant plusieurs fois très fort : « Il n'y a même pas de sang !.. Mais regardez ! ». Pour nous il n'y a rien de miraculeux, cette opération se faisant sous garrot. Mais lui exprime son enthousiasme comme nous ne l'avons encore jamais vu. Il y a eu aussi des étudiants en 3^e année de médecine, au Complexe pédiatrique. C'est un bonheur de voir l'intérêt de ces jeunes pendant ces longs moments opératoires. Les étudiants en médecine de Bangui travaillent pratiquement sans documents, et ils ont été tout contents de savoir que nous avons déposé à la bibliothèque du CCU (centre catholique universitaire) des manuels de médecine donnés par une amie en fin d'études à Besançon. Nous avons croisé à cette occasion le Père Joseph, jésuite, directeur de ce centre. Un bonheur aussi un jour en salle de réveil d'entendre plusieurs parents à la fois me remercier et bien sûr par là même remercier tous ceux qui aident leurs petits à mieux se porter : notre équipe, les soignants des hôpitaux, le personnel du CRHAM, et vous les donateurs ! Un autre matin, arrive en salle d'op Barthélémy, tout frétiltant : « Aujourd'hui il y a une bonne nouvelle ! » Que peut-il donc nous annoncer dans la situation actuelle ? « Aujourd'hui, c'est mon anniversaire ! » Quelle bonne nouvelle en effet : un 2 décembre, il y a une

quarantaine d'années est né un petit Barthélémy qui depuis des années maintenant travaille fidèlement

Barthélémy a déjà effectué avec nous plusieurs missions en province, à Bossembélé, à Berbérati, à Mongoumba. Il travaille parfaitement bien avec les moyens dont il dispose.

avec nous.



En principe après le travail à l'hôpital nous rentrons un moment au **Centre d'accueil**, souvent tard dans l'après midi ; c'est comme notre maison. Nous y trouvons un repas froid préparé pour nous, qui patiente jusqu'à notre arrivée. On se repose vraiment pendant cette halte, Bernard dit qu'il s'y sent bien. On va ensuite au **CRHAM**, le Centre de rééducation où se font les consultations, les rééducations, et les hospitalisations post-opératoires. C'est comme un mini village très animé. A mesure que les jours passent le nombre d'enfants opérés et donc des accompagnants augmente, et la visite du soir aux enfants opérés s'allonge en même temps ! Avec le nouveau thermomètre électronique, les températures sont prises matin et soir. Quel confort ! Et quelle chance de n'avoir eu chez les enfants opérés, ni infection, ni fièvre, ni crise de paludisme, ni de pleurs inexpliqués pendant cette mission. Il faut préciser que chaque enfant a eu son traitement préventif par gélules d'*Artemisia annua*... Une seule fois, lors de la visite du soir, nous avons trouvé un opéré du matin qui se tordait de douleur. On a vite compris qu'il était en rétention urinaire après une rachi-anesthésie. Impossible pour lui de se soulager ! Michel a dépêché quelqu'un à la pharmacie pour acheter de quoi sonder ce garçon. Mais tout s'est arrangé de façon naturelle avant l'intervention qui inquiétait tout le monde !

Bernard devrait, je crois, écrire quelques mots pour raconter sa propre mission. Il a été un soutien constant pour nous pendant ces huit jours, pour les démarches officielles, et les rencontres auxquelles nous n'avons pas pu participer. Vous reporter à ses écrits ! Disons seulement qu'il a apporté le pèse-bébé, don de l'un de vous, pour Mme de Gaulle, sage-femme que nous connaissons et qui travaille dans le quartier Kokoro, le quartier où ATD Quart-Monde fait chaque samedi la bibliothèque de marché. Bernard a laissé le pèse-bébé dans la maison d'ATD Quart monde ; Froukje, qui est une nouvelle permanente à Bangui, nous a dit la joie de Mme de Gaulle quand elle en a pris possession...

Nous avons fait une petite visite à Sœur Marie-Christine, Sœur Isabelle, et Sœur Marcelline, de la **communauté de Sœur Hélène** Bouchard, qui est elle-même rentrée définitivement en France depuis quelques mois. On n'a parlé que de la situation politique, et de la crainte de je ne sais quoi de terrible qui ne peut manquer de se produire. Sœur Marie-Christine dit qu'il faut continuer de vivre, continuer de faire des projets, comme celui de Sœur Isabelle d'ouvrir une nouvelle mission à N'Gotto ! Nous-mêmes, un peu à l'écart en salle d'opération, ne percevons pas vraiment la gravité de la situation. J'ai presque l'impression que c'est comme d'habitude... jusqu'au dernier jour, mardi, où nous voyons arriver au Complexe pédiatrique une quinzaine d'enfants gravement blessés en provenance de Boali, à 80 kms de Bangui. Sans doute avez-vous entendu cela aux infos.

A table le soir, on ne parle quasiment que de la situation politique. On doit se garder de prêter trop attention aux rumeurs... Il y a ces jours-ci une amie de longue date, le **Docteur Ione**, une italienne qui a passé sa vie en Centrafrique. En 1984 nous étions allés travailler à Ngaoundaye avec elle, dans le nord du pays. Depuis, nous l'avons revue régulièrement au Centre d'accueil, et c'est elle qui nous a demandé d'effectuer une mission à Bouar, en Septembre 2008. C'est une femme de bon conseil et plusieurs fois je suis allée lui demander de m'aider à réfléchir dans des situations de petits conflits dans le cadre du travail. Ione a la particularité de traîner depuis des années une sciatique assez douloureuse. Il y a déjà longtemps, elle s'en était trouvée débarrassée temporairement juste après une

soirée passée ensemble chez un expatrié, où elle avait bu plusieurs « Blanc-Cassis » en apéritif, l'ambiance étant très agréable ! Depuis elle nous remercie quand nous pensons à elle en faisant nos bagages, et que nous lui apportons ce qu'elle appelle son « médicament » ! Elle est très gênée ces jours-ci, et se plaint en plaisantant que nous l'oublions. Alors nous imaginons de faire un soir un petit apéritif au centre d'accueil avec les résidents actuels et les sœurs. Bernard a passé du temps pour trouver une bouteille de Chardonnay, et du sirop de pêche, le cassis étant introuvable à Bangui. Sœur Christine m'a demandé si nous fêtons un anniversaire. Non ! Ce fut un agréable petit moment de « Fête pour Rien » ! Mais ses douleurs n'ont pas cédé !

Quel plaisir aussi de parler avec **Sœur Léontine**, une autre amie qui aide un grand nombre de familles d'enfants handicapés. Sœur Léontine a été aidée financièrement jusqu'à présent par un organisme hollandais de parrainage d'enfants handicapés, la Fondation Liliane. Pour des raisons que je ne connais pas, cette aide s'arrête définitivement ce mois-ci. Aussi allons-nous réfléchir sur la possibilité d'impliquer l'ACMC dans cette aide, pour pallier au moins partiellement le manque terrible que cela provoque. Elle aide les familles d'une façon originale. Les mères viennent trois après-midi par semaine, avec leurs enfants qui sont souvent gravement handicapés, dans la cour de la communauté de Benz Vi, sous une sorte de grande paillette en dur. Mathurin assure la rééducation motrice. Une ou deux femmes font une sorte de pré-école, et Sœur Léontine réunit chaque semaine les parents sans que je connaisse le contenu des échanges. J'essaierai de le savoir à l'occasion. Un immense merci aussi de la part de toutes les familles à qui a été donnée la grande quantité de layette que nous avions emportée. Habituellement les besoins ne sont pas aussi criants. Mais actuellement je reste preneuse de toute layette et de laine à tricoter ! J'ajoute encore des remerciements à toutes les couturières de champs opératoires. Nicaise en réclame encore, ainsi que de la Javel en pastilles, et de l'eau oxygénée ! J'utilise très bien les colis que Michel me laisse préparer comme je souhaite !

Que dire encore ? Notre joie de voir **les sœurs de la Ste Famille**, malgré l'inquiétude omniprésente : Sœur Thérèse, Sœur Myriam, et les novices Reine et Suzanne (Sylvie est en stage ailleurs), ainsi que Sœur Marie-Elisabeth venue en visite. Elles font les démarches pour que les trois novices viennent faire leur année de travail à Besançon, où se trouve leur maîtresse des novices, Sœur Claude-Agnès, encore en soin pour une fracture ! Peut-être les verrons-nous à l'une de nos réunions-repas de l'année !

Le voyage de **retour** fut bon aussi. Mais les mauvaises nouvelles sont arrivées très vite après notre retour. On ose espérer que cela n'a pas empêché les enfants opérés d'être suivis pour leurs soins post-opératoires par l'équipe du CRHAM. Et on espère aussi pouvoir refaire une mission à Bangui au début 2014...

Histoire des enfants de la rue

Sœur Thérèse, dite Sœur Bonbon

Sœur Thérèse Blarre est arrivée à Bangui en 1996. Elle a commencé rapidement à s'occuper des enfants de la rue. Son action principale est d'ailleurs entièrement tournée vers les enfants, puisqu'elle s'occupe beaucoup du Mouvement de l'Enfance (l'équivalent de l'ACE en France). La Voix du Cœur démarrait en 1996 quand Sœur Thérèse s'est impliquée dans le projet. Elle nous relate ici quelques rencontres qui l'ont profondément marquée..

LOPEZ :

Un beau sourire, de beaux yeux, voici Lopez ! A peine une dizaine d'années. Un passant voit cet enfant recroqueillé au carrefour, près de la « Voix du Cœur », vient un jour signaler sa présence : « il y a au carrefour Boganda un enfant mort ».

Le directeur part. Il revient rapidement avec un enfant inerte dans les bras. Lopez est dans le coma.. la drogue... cette drogue qui fait oublier.. rêver.. Cette drogue qui tue doucement. Il faudra des soins, du temps, pour que Lopez revienne de son sommeil.

C'est bientôt la rentrée. Comme ses amis, il est inscrit à l'école. Chaque matin, il quitte le Centre.. Un soir, pas de Lopez. D'après les copains, il se serait endormi sous les manguiers. Quelqu'un aurait-il pris son sac d'écolier ? A-t-il eu honte de revenir au Centre ? Cela a duré quelques mois.

Un jour, c'est le retour au Centre. Un nouveau départ dans sa vie....des promesses de ne plus fuir. Je viens en congés en Sœur. Pendant ce temps, à nouveau l'appel de la rue, un désir de « liberté ». Lopez rejoint ses copains, son site. Au retour, je le cherche, à pied, en voiture.. Je sillonne les quartiers du centre-ville, interroge les uns et les autres.

Un matin, voici Lopez, assis dans un caniveau. Plein de remords (semble-t-il), décidé à reprendre sa vie d'interne au Centre. Un passage par la maison, une bonne douche, un petit déjeuner, de nouveaux vêtements. Sur sa demande, nous lui remettons un bouquet de fleurs (sans doute a-t-il quelque chose à se faire pardonner par l'encadreur). Avant de quitter la maison, il prie dans notre chapelle.. Moment plein d'émotions..

Un peu inquiète, je me présente avec lui au Centre. Lopez, comme l'enfant prodigue, est à nouveau accueilli par le directeur et par ses copains heureux de le revoir. Jupiter agite sa queue. Dans mon cœur, en le quittant, je me dis : «Pour combien de temps ? » A nouveau, c'est la rentrée. Lopez aurait-il repris le rythme ? Des mois passent. Lopez est toujours là. C'est Noël, l'espoir revient.

Puis un jour, la fugue. Lopez a « foui » disent ses copains. Sans doute est-il « en manque ». Un besoin de drogue plus fort que tout. Et c'est la descente... Il n'est plus Lopez mais « Le Colonel ». Toujours accompagné de quelques copains, il va d'un quartier à l'autre.. triste.. toujours drogué.. amaigris... déguenillé.. Difficile à comprendre parfois. Il passe de temps en temps à la « Voix du Cœur » pour un repas, des soins.. Dans la rue, j'essaie de lui refuser le bonbon habituel. Je craque.. le conseille... le menace de ne plus m'occuper de lui.. il garde le sourire. Les yeux me disent : «pardonne-moi ». Que lui donner ? Un peu de tendresse au coin des rues, quelques mots, un sourire. Colonel continue sa route..de jour comme de nuit. ..dans la rue. Une « étoile » doit veiller sur lui. Mon espoir : que cette étoile lui montre un jour, à nouveau, le chemin du Centre.



Opération "Chaussures" à la Voix du Coeur pour la rentrée scolaire

DIEUBENI :

Dieubéni est arrivé au Centre un matin, environ 15 jours avant Noël. Vêtements déchirés sales.. son beau sourire fait oublier tout ce qu'il a vécu dans la rue. Mais Ô surprise ! Dieubéni ne parle pas.. Il nous regarde et s'agit. Quelques petits cris, beaucoup de gestes. Nous devinons vite que nous avons devant nous un petit sourd-muet.. 10 ans peut être !

Comment faire, selon l'habitude du Centre, son écoute ? L'encadreur essaie. Pas évident..

Toilette, lessive, soins au dispensaire, puis il rejoint les autres autour d'une bonne bouillie. Toujours pas un mot. Avec ses gestes, son sourire, Dieubéni s'intègre bien au groupe. Plusieurs fois, l'écoute est tentée.

De passage à la Voix du Cœur, Maman Epaye essaie. Dieubéni serait à l'école des sourds-muets... il y mange mal. Son désir : continuer l'école mais en étant interne au Centre. Nous acceptons. Sachant tout cela, lors d'une de nos rencontres, je m'entretiens avec lui en écrivant sur le sol. Il écrira peut être ? A chacune de mes visites, il montre sa joie en criant, sautant, gesticulant. Il s'énerve parfois lorsqu'il suppose que les autres parlent de lui et il n'hésite pas à les gifler.. une fille s'en souviendra !

Noël arrive. Comme chaque année, nous allons en communauté passer la soirée du 25 décembre avec eux. Au menu : poulet, pâtes, jus de fruits.. de quoi se régaler ! Dans la semaine, j'avais entendu dire que le savon manquait. Nous leur faisons la surprise d'un petit cadeau, un savon chacun.

Une devinette : qu'y a-t-il dans ce carton ? Bien sûr, des bonbons (Sœur Bonbons !), des gâteaux ? Des tee shirts ? Dieubéni prend son pull et imite la lessive. Il est applaudi. Nous sommes émerveillés de son intelligence.

Les semaines passent. Aucun problème. Mais un jour, c'est l'appel de la rue. Bizarre, il semblait pourtant bien avec nous.. je ne le croise pas dans la rue.

Un matin, un coup de fil. « Sœur Bonbon, tu connais la nouvelle ? Le sourd muet parle ! » Je ne crie pas au miracle, lorsque je l'entendrai, je le croirai !

Un jour, à la station d'essence, Dieubéni est là en grande conversation avec un vendeur de cartes téléphoniques. Je m'approche, j'écoute. Dieubéni parle et c'est très compréhensible. Fini les cris, les grands gestes. Que s'est-il passé ?

Nous comprendrons quelques jours plus tard. Dieubéni n'était pas sourd muet. Il n'était pas non plus à l'école des sourds-muets. Il comprenait parfaitement ce que les encadeurs, les copains disaient. Il avait tout simplement décidé de vivre ainsi, de faire semblant pour faciliter sa mendicité dans la rue, espérant gagner plus, nous a-t-il expliqué...

Pendant les jours de rébellion, il est revenu au Centre. Depuis, son frère a pris sa place dans la rue, devenant à son tour « enfant sourd-muet ».

Que ne faut-il pas inventer pour gagner quelques pièces et essayer de survivre dans ce monde si difficile, exposé à un tas de dangers.. Ce monde qui est celui des enfants de la rue.

Les Congrégations religieuses en Centrafrique :

Sœur Claude Agnès

Sœur Claude Agnès Guippet est arrivée à Bangui en 1996, après 19 ans d'enseignement au lycée de la Sainte Famille, et 7 ans à Vercel. Après quelques mois d'adaptation, elle s'est occupée de la formation des novices. Elle nous raconte dans cet article les différentes congrégations en Centrafrique et les étapes à passer jusqu'à prononcer les vœux définitifs..

Elles sont une bonne soixantaine pour 4 millions 1/2 d'habitants: congrégations masculines (un peu moins de 20), congrégations féminines (un peu plus de 40). Il y a deux congrégations autochtones: Les

Petites Sœurs du Cœur de Jésus, et les Petits Frères du Cœur de Jésus. Les autres congrégations sont d'origine étrangère: française, italienne, polonaise, colombienne, sénégalaise, rwandaise, congolaise... Parmi elles, certaines ont, depuis un certain nombre d'années, des structures de formation pour accueillir des jeunes (garçons ou filles) qui ont un projet de vie religieuse. En effet, on ne devient pas religieux ou religieuse du jour au lendemain. Un long chemin de discernement est nécessaire, dont la durée varie selon les candidats et les congrégations. Les différentes étapes à franchir portent des noms: aspirat, postulat, noviciat.

L'aspirat est la période où le jeune (garçon ou fille) a ressenti un attrait, un appel à une vie qu'il désire consacrer à Dieu et aux autres dans une congrégation qu'il a repérée. Pour le candidat, comme pour la famille religieuse concernée, l'objectif est de faire connaissance. Le candidat est accueilli dans une ou plusieurs communautés successives pour observer et découvrir ce qui se vit... esprit, engagements. Ces séjours pour connaître la congrégation peuvent être ponctuels, quelques jours, ou plus longs, selon les possibilités et les disponibilités du jeune. Ils peuvent s'étaler sur plusieurs années. Si l'aspirant(e) a trouvé, dans la famille religieuse qui l'accueille, ce qu'il cherche, il (elle) peut faire un pas de plus en demandant à entrer au postulat.

Le postulat dure un an ou deux ans, selon les congrégations. Au cours de cette étape, le (la) candidat(te) à la vie religieuse ne se contente plus d'observer, il (elle) s'entraîne à vivre certaines exigences. Plus intégré(e) à la communauté, il (elle) participe à sa prière, partage la vie fraternelle, se voit une responsabilité pastorale pour laquelle il (elle) est accompagnée. Le discernement se poursuit ainsi que la découverte de la congrégation. Une formation intellectuelle est proposée, une initiation à l'Ecriture Sainte, un cours ou des sessions vécus en inter-postulat (tous les postulants de Bangui réunis). Si l'expérience du postulat est concluante pour le (la) postulant(e) pour la congrégation, il (elle) peut demander à entrer au noviciat.

Le noviciat est une étape très importante de la formation initiale puisqu'il prépare le (la) novice à son premier engagement en vie religieuse, engagement qui n'est pas une fin mais un départ. L'entrée au noviciat suppose une certaine connaissance du Christ, que l'on est bien décidé à suivre en vivant le charisme proposé par la congrégation choisie. C'est un temps fort de discernement où doivent se vérifier les motivations profondes du (de la) novice.

Cette étape dure généralement deux ans dans les congrégations féminines, un ou deux ans dans les congrégations masculines. Elle se déroule dans une structure plus encadrée que les précédentes. L'objectif premier étant de connaître de plus en plus le Christ que l'on a choisi de suivre. Un certain "retrait" s'avère nécessaire pour écouter la Parole de Dieu, la laisser résonner en soi et porter fruit. Le silence, la solitude permettent de vivre une expérience spirituelle capable d'orienter définitivement une vie pour qu'elle soit pleine et épanouie.

Durant le noviciat, se poursuivent et s'approfondissent:

- La formation humaine et chrétienne
- La formation spirituelle: un temps important est donné à la prière personnelle et communautaire (Oraison, lecture spirituelle, prière liturgique), à l'accompagnement personnalisé, aux cours de théologie et d'Ecritures Saintes
- La formation à la vie religieuse par l'étude et la pratique des vœux, l'expérience quotidienne de la vie fraternelle en communauté, l'approfondissement des textes fondateurs de la congrégation et de son histoire.

Le passage d'une étape à l'autre n'a rien d'automatique. Le discernement est présent tout le long du processus de formation. Le noviciat prépare le (la) futur(e) religieux (se) à un engagement temporaire (renouvellement des vœux durant plusieurs années) puis à l'engagement définitif. Quelle que soit l'étape où l'on est rendu, la formation se poursuit (formation continue).

Sœur Claude Agnès est rentrée temporairement à Besançon en septembre dernier, pour raison de santé. Les 3 novices dont elle s'occupait ne pouvaient rester plusieurs mois sans enseignement. Elles

devaient donc venir mi décembre, pour retrouver leur « mentor ». Mais à cause d'une carte de séjour périmée, de l'effondrement des services officiels, et des évènements, les novices n'ont pu arriver que le 11 janvier à Besançon. Leur enseignement a pu reprendre normalement..

LES MARCHANDS DE BONHEUR

En concert pour l ' A.C.M.C.

Jacques Perrin

Le Dimanche 1er décembre en l'église d'Amancey, les Marchands de Bonheur d'Ornans et de la vallée de la loue nous ont offert un merveilleux concert de chants de Noël.

L'assistance était nombreuse dans l'église, comblée par la participation de sympathisants et fidèles supporters à notre association et aux Marchands de bonheur.

Les Marchands de Bonheur, par leur répertoire et la qualité des chants de Noël, ont chaleureusement réchauffé les coeurs de tous les participants. Les spectateurs n'ont pas manqué d'accompagner les chanteurs et de manifester leur joie et leur bonheur par des applaudissements. Les enfants ont reçu des papillotes et ont été comblés par la venue du Père Noël.

Merci, à toute l'équipe des Marchands de Bonheur qui nous a offert gracieusement ce concert.

Merci au Père Benoit pour son accueil et pour la disponibilité de l'église pour la réalisation du concert.

Merci aux nombreux participants et à leur générosité durant ce concert.

Nous vous convions vivement à aller voir le nouveau répertoire des Marchands de Bonheur au printemps prochain à Ornans....





L'Ordre de Malte a offert cette plaque commémorative à l'ACMC, en souvenir de Daniel Blessig, notre ami, décédé l'année dernière. Nous n'avons pas encore décidé de sa destination. Peut être allons nous l'emmener lors d'une prochaine mission, pour l'accrocher dans le salon du centre d'accueil des Missionnaires ou de tout autre endroit où Daniel aimait se tenir le soir, pour fumer un de ses petits cigares...

Il a réussi sa vie

Celui qui a su bien vivre, qui a ri souvent, et qui a aimé beaucoup.

Celui qui a gagné l'estime des hommes respectables et l'amitié des petits enfants.

Celui qui a tenu sa place et accompli sa tâche,

Celui qui a laissé le monde meilleur qu'il ne l'avait trouvé, que ce soit par la beauté

D'un poème, par le sauvetage d'une âme, ou par le charme d'un bouquet.

Celui qui n'a jamais manqué d'admirer la splendeur de la terre, ni omis de la célébrer,

Celui qui a toujours recherché le mieux chez les autres et donné le meilleur de lui-même,

Celui dont la vie fut inspiration,

Celui dont le souvenir est bénédiction.

AMIS COMTOIS DES MISSIONS CENTRAFRICAINES

COTISATION 2014

Je renouvelle ma cotisation à l'Association des Amis Comtois des Missions Centrafricaines en tant que :

Membre actif : **20 Euros**

Membre bienfaiteur : **Euros.**

J'ai bien noté que cette adhésion me permet de bénéficier
D'un abonnement gratuit au journal de l'association que vous enverrez
A l'adresse suivante :

NOM :PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :COMMUNE :

Je vous adresse mon règlement par :

Chèque bancaire

Autre :

A retourner sous pli affranchi à l'adresse suivante :

**Amis Comtois des Missions Centrafricaine
33 rue Brûlard – 25 000 Besançon
C.C.P : A.C.M.C 4006 22 X DIJON**

Les AMIS COMTOIS des MISSIONS
CENTRAFRICAINES,

Vous invitent à,

Notre traditionnelle CHOUCRUTE

Le Dimanche 16 Mars 2013, à partir de 12H.

Au Château d'Amondans

Le prix du repas est fixé à **15 €**
Gratuit pour les enfants de – de 12 ans.

Les inscriptions sont à envoyer à :

Stéphanie Moreau
2bis, rue des Eclosey
25320 Grandfontaine

CHOUCRUTE à AMONDANS :
Dimanche 16 Mars

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

TELEPHONE :

NOMBRE DE PERSONNES (de + de 12 ans) : × 15 euros =
NOMBRE D'ENFANTS :

Attention : Chèque à libeller au nom de l'ACMC